

# Les cérémonies de Ashura ('Āshūrā')

Ami Appert

## Ashura dans le sunisme

La célébration d'Ashura a lieu le 10 du mois de Muharram, le premier mois du calendrier islamique. Dans l'islam sunnite majoritaire, c'est une date symbolique renvoyant à un faisceau de moments marquants de l'histoire sacrée : le jour où l'arche de Noé toucha la terre, où Dieu pardonna Adam, où Joseph fut libéré de prison, où Moïse sauva les Juifs du Pharaon. La correspondance de ces événements avec la date d'Ashura est plutôt diffusée par la croyance populaire que par les autorités savantes mais la fête célèbre quoi qu'il en soit une forme de libération ou de nouvelle naissance. Elle se manifeste d'abord par une pratique de jeûne. Peu de temps après son exil à Médine, le Prophète de l'islam aurait enseigné le jeûne d'Ashura – inspiré par les pratiques de Juifs arabes ou par un rite local. Lorsque le jeûne de Ramadan fut établi, celui d'Ashura fut rendu optionnel. Dans le cadre de la sacralité du 10 de Muharram, souvent associé aussi au 9 du même mois, le jeûne ou les actes de charité apporteraient des récompenses particulières et des purifications en profondeur. Selon les régions du monde majoritairement musulman, diverses croyances et pratiques sont mobilisées ce jour-là, profitant de la sacralité de la journée pour être investies d'une force particulière. Depuis la période médiévale, les savants sunnites encouragent à en faire un moment de célébrations et de joie, notamment en opposition à l'attitude de deuil des shī'ites.

## Ashura dans le shī'isme

### Le sens d'Ashura

Chez les shī'ites, le deuil de l'Imam Hussein, mort en martyr à Karbala en 680, le jour d'Ashura, a pris le dessus sur la représentation de tout autre événement. Al-Hussein Ibn 'Alī est le petit-fils du prophète Muhammad et le fils de 'Alī ibn Abī Tālib, le premier imam des shī'ites. C'est donc un personnage investi d'une sacralité exceptionnelle. En 680, il part rejoindre Kufa où il est appelé par des partisans pour les soutenir contre les exactions du second calife omeyyade, Yazīd I<sup>er</sup>. Cependant, sur la route, accompagné de sa famille et de quelques partisans, le groupe de Hussein est encerclé. Comme ces derniers refusent de prêter allégeance à Yazīd, la tension



Tente enflammée à la fin d'une cérémonie, représentant l'incendie du camp de Hussein par ses ennemis (Syrie, 2017, [Tasnim News Agency](#), CC BY 4.0).

augmente pendant 10 jours jusqu'à ce que, le jour d'Ashura, une bataille ait lieu lors de laquelle tous les hommes et certaines femmes et enfants sont massacrés par les troupes du Calife. C'est un événement bouleversant pour tous les musulmans mais pour les shī'ites – les partisans de la famille de 'Alī –, il entérine la corruption de l'islam par les hypocrites (*munafiqūn*) et la victoire des oppresseurs. Hussein devient le symbole de la justice et de la droiture inspirée de Dieu, tué par les pouvoirs mondains tyranniques. Au cours de son évolution, le shī'isme va faire du martyr de Karbala le pôle de la piété et de toute l'histoire sainte.

Les cérémonies d'Ashura sont donc d'abord des cérémonies de deuil. Le croyant est invité à manifester tous les sentiments déchirants que lui fait ressentir la mort de l'Imam. Parmi eux, c'est bien sûr l'accablement et l'affliction, accompagnés de la haine de Yazīd et de ses soldats, qui dominent. On trouve aussi le regret ou la culpabilité de ne pas avoir pu défendre Hussein. Les croyants reprennent l'attitude des habitants de Kufa qui se lamentent de ne pas avoir été au secours de leur Imam. La troisième dimension est l'éloge et l'admiration du courage et de la vertu de Hussein et de ses partisans. Le croyant chante leur héroïsme et est appelé à s'en inspirer, voire à les imiter. Les cérémonies de deuil visent à créer un lien direct entre l'Imam et le croyant à travers ce moment crucial. Grâce à la représentations de l'évènement, la barrière

du temps est dépassée et le disciple de l'Imam réaffirme son alliance et son amour pour lui. Les pratiques de lamentations prennent ainsi un rôle sotériologique. De nombreuses paroles des Imams shî'ites enseignent que pleurer pour Hussein amènera de grandes récompenses et même la garantie de l'entrée au Paradis. C'est une période d'échange avec le sacré. Le croyant transmet ses vœux à l'Imam ou lui manifeste sa gratitude pour les bénédictions qu'il a reçues. Derrière le deuil se joue donc la persistance du lien entre le shî'ite et l'Imam, ce dernier étant lui-même le lien entre le croyant et Dieu.

## Les pratiques

Pendant plus d'un mois, les représentations du martyr de Karbala investissent tout l'espace public. Elles se concentrent toutefois dans les dix premiers jours de Muharram, retraçant les dix journées du siège des caravanes de Hussein, et atteignent leur pic d'intensité les neuvième et dixième jours lorsque l'on relate la mort de Hussein lui-même. Les cérémonies du quarantième jour (*arba'în*) clôturent la période de deuil. Pendant toute cette période, il convient d'adopter une attitude sobre qui manifeste le chagrin.

Les pratiques d'Ashura varient selon les régions et les groupes sociaux mais elles se structurent généralement autour de processions et de rassemblements dans des lieux dédiés. Ces regroupements peuvent réunir des centaines voire des milliers de personnes. Les plus importantes pratiques qui traversent ces mobilisations sont celles du *rowzeh khânî* et du *nowheh khânî*.

Le *rowzeh khânî* est la narration hagiographique, par un orateur entraîné ou par un uléma, des épisodes du drame de Karbala. Le récit se fait avec un grand pathos, le but du conteur étant d'amener l'audience aux larmes et toutes les manifestations de désespoir sont encouragées.

Dans le *nowheh khânî*, l'orateur chante des éloges de Hussein et de sa famille dans une récitation poétique très rythmée ou par la répétition d'une formule eulogique. L'audience accompagne et réagit aux paroles de l'orateur par la pratique du *latm* ou *matam*, caractéristique du rite shî'ite – le premier mot est utilisé dans le monde arabe et iranien, le second dans le monde indien. Dans sa forme essentielle, elle consiste à se frapper le torse avec les mains comme signe de déchirement face au deuil. Cette pratique hérite probablement d'anciennes coutumes funéraires ensuite largement développées par le shî'isme.

Le *latm* a évolué dans deux directions. D'une part il s'est complexifié et structuré, chaque association qui organise une procession et des rassemblements proposant sa propre manière de le pratiquer. D'autre part, il a pris des formes plus extrêmes. Ainsi se sont développés le fait de se frapper avec des chaînes de fer (*zanjîr*), le fait de se taper le torse en tenant des lames de rasoir, ou bien le fait de se faire une entaille sur le haut du crâne avec une épée (*atbîr*). Ces pratiques de flagellation font l'objet de réactions diverses de la part des autorités religieuses. Il n'y a ni rejet, ni encouragement unanime. Elles concentrent toutefois les condamnations des ulémas sunnites qui y voient une innovation (*bid'a*) et la marque de la divinisation d'un homme, l'imam Hussein, qui sont pour eux deux fautes religieuses graves.

Les premières journées de Muharram sont aussi animées par des représentations théâtrales de l'épisode de Karbala, appelées *ta'zieh* ou *shabîh*. Des troupes amatrices ou professionnelles rejouent la scène en laissant une place importante à l'improvisation et aux réactions du public.

La dernière pratique commune lors d'Ashura est celle du pèlerinage (*ziyârat*). Lors du mois de Muharram de très larges groupes de population font le déplacement pour aller sur des mausolées ou des lieux saints, et en particulier au mausolée de Hussein à Karbala.

Les grands rassemblements publics sont très majoritairement masculins. Lors des processions, les femmes suivent l'arrière du cortège en se tapant doucement le torse avec la main et pour le *ta'zieh* ce sont des hommes qui sont censés jouer le rôle des femmes. Pour elles, la période de Muharram est surtout vécue à travers les vœux religieux dont elles font part à l'Imam. Elles émettent des intentions qui manifestent leur deuil et leur alliance avec l'Imam. Cela passe souvent par des signes corporels. Certaines vont, par exemple, porter le voile à l'intérieur, arrêter de se maquiller ou de se décolorer les cheveux. L'une de leurs pratiques est aussi la préparation de *nazr*, des plats votifs qui seront distribués dans la rue. Les femmes organisent finalement des *rowzeh khânî* en privé, cela se fait alors chez l'une d'entre elles et elles invitent un orateur.

## Évolutions historiques

Selon la tradition, la première cérémonie de deuil de Hussein s'est tenue quarante jours après sa mort lorsque les femmes de son groupe, libérées par Yazîd, s'arrêtèrent à Karbala. Il est raconté que

les femmes se frappèrent le torse et se griffèrent le visage en arrivant à la tombe et que Zaynab, la sœur de Hussein, tint un grand discours. Cette cérémonie tient donc lieu d'exemple comme le premier *latm* et le premier *rowzeh khânî*. Ensuite, la tradition d'aller se recueillir sur la tombe de Hussein lors de l'anniversaire de sa mort semble avoir été adoptée dès la première année par les habitants de Kufa et elle se serait développée avec le soutien des Imams shî'ites suivants (les Imams historiques du shî'isme duodécimain sont en lien plus ou moins étroit avec leur communauté jusqu'à ce qu'en 847-48 le dixième Imam soit assigné à résidence par le Calife; la lignée disparaît avec la grande *Occultation* du douzième Imam en 941). Ces derniers auraient d'ailleurs accueilli à cette occasion des réunions avec des disciples afin de se remémorer l'évènement. Dans ce cadre, ils auraient encouragé la composition de poèmes en l'honneur de Hussein. Ces premières pratiques semblent être déjà, sous une forme sûrement différente, celles du pèlerinage et du *nowheh khânî*.

La première référence à une cérémonie du deuil de Hussein ayant lieu à l'extérieur date de 963 sous la plume d'un chroniqueur sunnite. Cette coutume se développe largement dans l'atmosphère favorable au shî'isme du sultanat bouyide et du califat fatimide lors du 10<sup>e</sup> siècle mais elle entraîne aussi de fortes tensions avec les communautés sunnites et est souvent l'occasion de violents conflits entre les deux groupes.

Après plusieurs siècles de discrétion du shî'isme face au pouvoir étatique sunnite, accompagnant l'évolution générale du shî'isme, les pratiques d'Ashura retrouvent de la vigueur avec l'instauration de l'empire safavide, officiellement shî'ite duodécimain, en 1501. Les cérémonies d'Ashura deviennent alors une institution officielle et prennent une ampleur nouvelle. Le pèlerinage à Karbala en particulier se fait alors à une échelle massive. C'est probablement à cette époque que commence aussi à se développer la pratique du *ta'zieh*, qui est institutionnalisée avec la dynastie Qajar au 19<sup>e</sup> siècle. Les pratiques extrêmes de flagellation auraient, elles aussi, seulement été introduites au 19<sup>e</sup> siècle sous l'influence de Turcs du Caucase et de l'Azerbaïdjan, qui, eux, réalisaient déjà ces rites depuis plusieurs siècles.

## Importance sociale et politique

Dès ses débuts, en tant que cérémonie célébrant un héros qui affronta l'autorité, les pratiques d'Ashura sont considérées comme une menace pour le pouvoir. Le calife Mutawwakil (847-861) fait ainsi détruire le mausolée de Hussein, raser la ville de Karbala et y interdit le pèlerinage sous peine de mort. À partir du 16<sup>e</sup> siècle, la formation du clergé va de pair avec l'institutionnalisation de la cérémonie. Naturellement, lorsque le clergé prend une position de plus en plus contestataire face au pouvoir politique au cours du 19<sup>e</sup> et du 20<sup>e</sup> siècle, les grandes manifestations du deuil de Hussein deviennent un instrument politique de plus en plus important.

Au 20<sup>e</sup> siècle en particulier, l'épisode de Karbala est profondément ré-interprété. Jusque-là, le deuil de Hussein était perçu, d'abord, d'un point de vue sotériologique : pleurer pour Hussein, c'était créer un lien avec le martyr de la justice et sauver son âme ; sa mort exposait l'inefficacité de toute action politique contre la tyrannie jusqu'au retour du Mahdî et imposait la patience et la persévérance. Mais au milieu du 20<sup>e</sup> siècle, dans le contexte de la mainmise étrangère sur l'Iran, une partie des clercs et des intellectuels ne demande plus seulement aux croyants de pleurer mais d'imiter l'exemple de Hussein en se révoltant eux-mêmes. Le Shâh et ses alliés sont associés à Yazîd et la masse des Iraniens aux partisans de Hussein. Pour ces clercs, les cérémonies d'Ashura sont donc l'occasion de faire des sermons véhéments appelant à la révolution et attaquant implicitement le pouvoir en place. C'est d'ailleurs après les conflits qui ont lieu à Ashura en 1963 que Khomeyni est exilé d'Iran. Les cérémonies de Muharram jouent donc un grand rôle dans la mobilisation d'une opposition à la monarchie Pahlavi et dans la création d'un imaginaire révolutionnaire.

Après la révolution de 1979, lors de la guerre Iran-Irak (1980-1988), les motifs du martyr de Hussein sont très largement mobilisés. Avec les encouragements et sous le contrôle de la République islamique, Ashura continue d'être un outil de légitimation du pouvoir.

La dimension politique d'Ashura se manifeste aussi par les troubles et les conflits qu'a souvent suscités ou auxquels a été rattachée cette période. Dès la période bouyide, les manifestations shî'ites créent des affrontements avec les communautés sunnites. Elles sont d'ailleurs le terrain privilégié

pour la création de deux identités, shī'ite et sunnite, différenciées. Jusque dans les réactions à l'hostilité des wahhabites, qui condamnent fermement ces cérémonies, Ashura se présente comme une composante essentielle de l'identité shī'ite. Dans le contexte multi-confessionnel indien, le mois de Muharram est aussi perçu comme un enjeu sécuritaire par les autorités britanniques puis par l'État indien indépendant. Les processions qui traversent les villes sont en effet souvent l'occasion de conflits entre les shī'ites, les sunnites et les hindous, et les états dans lesquels sont parfois plongés certains croyants après des heures de cérémonies effraient les autorités. En même temps, Ashura peut servir de terrain à des rapprochements. En Inde, on observe que des sunnites et des hindous participent aussi aux processions et peuvent même accueillir chez eux des cérémonies. Par ailleurs, certaines autorités, musulmanes ou hindoues, présentent le martyr de Hussein comme un événement universel, un sacrifice pour la justice et la vérité dont tous les Indiens peuvent s'inspirer.

Finalement, et paradoxalement, dans le cadre iranien de la République islamique, depuis les années 2000, la période de Muharram peut aussi être une période de réjouissances et

de relâchement de certaines contraintes. Les cérémonies modifient le cours habituel de la vie et la rigidité de certains principes. Pour les jeunes filles, la possibilité de sortir et de se promener tard le soir s'élargit, même si la ségrégation des sexes persiste. Pour les garçons, c'est une occasion de s'investir dans la mise en place d'un groupe de jeunes participant aux processions, choisissant leurs propres musiques et faisant leur propre bannière. Le rite permet surtout la mise en place d'un jeu de séduction, d'habitude tout à fait limité. Le rôle des femmes, spectatrices au balcon observant les processions, est très important pour les hommes qui s'exhibent et tentent de prouver leur courage physique dans les rites d'Ashura. Finalement, on assiste aussi à un changement de mode dans les années 2010. La présence féminine lors des cérémonies, traditionnellement très discrète, se renforce. Sans tchador, certaines peuvent apparaître avec une apparence soignée, le nom des martyrs de Karbala verni sur les ongles, et participer aux manifestations expansives de désespoir.

Foule de croyants réalisant le *latm* en se frappant le haut du crâne pendant qu'un orateur raconte probablement l'histoire du drame de Karbala et son sens (Qom, Iran, 2010, [Mostafameraji](#), CC0 1.0).

